



Bon sang ! Qui pouvait bien frapper à la porte à 7 heures du matin ?

Trois petits coups contre la porte de ma chambre se firent l'écho de ceux, plus énergiques, au rez-de-chaussée. Maman allait faire passer un sale quart d'heure à ceux qui osaient la déranger dans sa routine matinale.

—Entrez ! criai-je en faisant défiler ma playlist sur mon iPod avant de lancer la synchronisation.

La musique rendait le footing plus acceptable. Un chouïa. Courir était atroce mais j'avais déjà calculé les calories à compenser pour les brownies de Noël que j'allais m'enfiler durant le reste de mon séjour à la maison. Le thermomètre extérieur indiquait une température de -10 degrés, et puisque je trouvais les sculptures de glace humaines surfaites, le Colorado à Noël signifiait direction le tapis de course. *Ouais, pour moi.*

Les boucles blond vénitien de Gus surgirent par la porte légèrement entrebâillée, encadrant un front barré par les lunettes de protection que je lui avais refilees, datant de mon cours de chimie élémentaire. Cela donnait à son petit visage de sept ans, plissé par la frustration, une allure de scientifique excentrique.

—Qu'est-ce qu'il y a, frérot ? lançai-je.

—Ember ? Tu peux ouvrir la porte s'te plaît ? demanda-t-il.

Je baissai le volume de la musique diffusée par mon ordinateur portable.

—La porte ?

Il hocha la tête, et faillit perdre ses lunettes. Mes lèvres se contractèrent, contenant le sourire sur mon visage tandis que je m'efforçais de ne pas éclater de rire.

—Je dois aller au hockey et maman refuse d'ouvrir la porte pour le covoiturage, dit-il.

J'affichai ma meilleure version d'un visage sérieux tout en jetant un coup d'œil au réveil.

—O.K., Gus, mais il n'est que 7 heures du matin et ton entraînement de hockey n'est pas avant cet aprèm, non ? Maman n'oublie jamais un entraînement.

Je savais de qui je tenais ma personnalité de type A.

Il lâcha un soupir d'exaspération.

—Et s'ils étaient *en avance* ?

—En avance de six heures ?

—Ben ouais ! souffla-t-il en me décochant un regard écarquillé qui me qualifiait de sœur la plus bête *au monde*.

—Bon d'accord, frérot.

Je cédai comme d'habitude. La façon dont il avait sangloté quand j'étais partie pour l'université l'année précédente avait donné à ce gosse un contrôle plus ou moins total sur mon âme. Gus était la seule personne pour laquelle je bouleversais mon emploi du temps sans sourciller.

Je jetai un dernier coup d'œil à Skype avant de fermer mon ordinateur, dans l'espoir de voir papa surgir sur l'écran. Il était parti depuis trois mois, deux semaines

et six jours. N'allez surtout pas croire que je tenais un décompte.

—Il va t'appeler aujourd'hui, promet Gus, en enlaçant mes hanches. C'est sûr. C'est une règle, un truc dans ce genre. Ils ont toujours la permission d'appeler pour les anniversaires de leurs enfants.

Je me forçai à sourire et étreignis son corps chétif. Peu importait que je fête aujourd'hui mes vingt ans, je voulais parler avec mon papa. Les coups retentirent à nouveau.

—Maman ! appelai-je. La porte !

Je saisis un chouchou sur mon bureau et le coinçai entre mes dents tandis que je rassemblais mes longs cheveux en une queue-de-cheval rudimentaire.

—Je te l'avais dit, marmonna-t-il, collé à moi. Elle ne répond pas. On dirait qu'elle veut que je loupe le hockey, et tu sais que ça signifie que je serai toujours nul à chier ! Je veux pas que le coach Walker croie que je suis nul à chier !

—Ne dis pas « à chier », répondis-je en posant un baiser sur le sommet de sa tête.

Elle sentait l'orange, le shampoing Spiderman et les rayons du soleil.

—Allons voir qui c'est.

Il leva les bras en signe de victoire et se rua dans le couloir devant moi, empruntant l'escalier le plus proche de ma chambre. Il se faufila dans la cuisine en chaussettes, et je piquai une bouteille d'eau du réfrigérateur au passage. Les coups résonnèrent de nouveau et maman ne répondait toujours pas. Elle avait dû aller acheter un truc de dernière minute pour April, même si 7 heures du matin paraissaient vraiment très tôt pour ma sœur cadette.

Je traversai la salle à manger, dévissai le bouchon de la bouteille et pénétrai dans le salon, en face du hall d'entrée. Deux ombres se tenaient dehors, devant la porte, s'apprêtant à frapper de nouveau.

—Une minute, j'arrive ! criai-je, en enjambant d'un bond le destroyer *Star Wars* Lego abandonné par Gus en plein milieu du parquet.

Se prendre les pieds dans un Lego constituait un degré élevé de galère que seul un individu flanqué d'un petit frère pouvait mesurer.

—Ne réponds pas.

Le murmure étranglé de maman provenait de l'escalier principal, situé à quelques pas de la porte.

—Maman ?

Je contournai la rampe et la trouvai recroquevillée, se balançant d'avant en arrière. Ses mains couvraient ses cheveux, brun auburn comme les miens, tandis que ses doigts tortillaient et tiraient des mèches éparses. Il y avait quelque chose qui clochait.

—Maman, c'est qui ?

Je reculai d'un pas et regardai Gus en levant les sourcils. Il haussa les épaules en guise de réponse, avec un air de tu-vois-je-te-l'avais-bien-dit.

—Où est April ? lui demandai-je.

—En train de dormir, répondit-il.

Évidemment. À dix-sept ans, c'était tout ce que faisait April : dormir, faire le mur, et retourner dormir.

—D'accord.

Trois coups retentirent de nouveau. Ils étaient vifs, efficaces, et accompagnés d'une voix masculine aimable.

—Madame Howard ?

La voix nous parvenait assourdie par la porte, mais à travers le vitrail central, je vis que l'homme se penchait.

—S'il vous plaît, madame.

Maman releva la tête et ses yeux croisèrent les miens. Ils étaient morts, comme si la vie en avait été siphonnée, et sa bouche pendait mollement. Voilà qui ne ressemblait pas à ma mère, toujours tirée à quatre épingles.

—Qu'est-ce qui s' passe ? s'enquit April avec l'énorme bâillement d'une adolescente tirée du sommeil, s'affalant sur la marche supérieure en haut de l'escalier, en pyjama, ses cheveux roux en bataille.

Je secouai la tête et me tournai vers la porte. La poignée était chaude sous ma main. À l'école primaire, on nous avait appris à ne jamais ouvrir une porte dont la poignée était chaude en cas d'incendie. *Pourquoi est-ce que je repense à ça ?* Je jetai un autre coup d'œil à maman et pris une décision. Ignorant sa supplique, j'ouvris la porte comme au ralenti.

Deux officiers de l'armée en uniforme bleu des marines se tenaient sur notre perron, leurs chapeaux à la main. Mon estomac se souleva. *Non, non, non.*

Des larmes piquèrent mes yeux, brûlant mon nez avant même que les hommes ne prononcent un seul mot. Ma bouteille d'eau glissa de ma main, s'ouvrit en explosant sur l'embrasure de la porte et éclaboussa leurs chaussures cirées. Le plus jeune des deux soldats se mit à parler mais je levai mon index, le faisant taire, avant de fermer doucement le battant.

J'expirai un sanglot muet et reposai la tête contre la porte chaude. Je venais d'ouvrir à un incendie et il s'apprêtait à décimer ma famille. J'inspirai par saccades et forçai un sourire radieux sur mon visage en me tournant vers Gus.

—Hé, frerot, lançai-je en caressant sa petite tête si mignonne et innocente.

Je ne pouvais pas éviter ce qui nous attendait mais je pouvais lui épargner cela.

— Mon iPhone est sur ma table de nuit. (*Dans la pièce la plus éloignée de la porte d'entrée, pensai-je.*) Je t'autorise à aller dans ma chambre et à jouer à *Angry Birds* un moment. C'est pas pour le hockey, ce sont des trucs d'adultes, d'accord ? Va jouer jusqu'à ce que je vienne te chercher.

Ses yeux brillèrent et je parvins à élargir encore mon sourire. Combien de temps s'écoulerait avant que je revoie cette expression dans ses yeux ?

— Génial ! cria-t-il en grimpant l'escalier principal en trombe, passant devant April en chemin. T'as vu, Ember me laisse jouer avec *son* téléphone ! la taquina-t-il en se ruant vers ma chambre.

— Qu'est-ce qui s passe ? demanda April.

Je ne répondis pas et me tournai vers maman.

Je m'agenouillai sur la marche à côté d'elle et la recoiffai d'une main.

— Il faut les faire entrer, maman. Nous sommes tous là.

Je lui décochai un sourire grimaçant à travers le flou qu'était devenue ma vision.

Elle ne réagit pas. Il me fallut une minute pour me rendre compte qu'elle ne le ferait pas. Elle n'était simplement... plus là. April descendit l'escalier en trotinant et s'assit à côté de maman. J'ouvris de nouveau la porte et faillis perdre mon sang-froid en apercevant la pitié qui envahissait les yeux du jeune soldat. L'autre, le plus âgé, commença à parler.

— June Howard ?

Je secouai la tête.

— Je suis Ember... December Howard. June, c'est ma mère, dis-je en m'étouffant et en la désignant derrière moi.

Je me plaçai à côté d'elle et passai la main à travers la balustrade pour la poser sur son dos.

Il était peut-être blessé. Juste blessé. Ils venaient frapper à la porte en cas de blessure grave. C'est ça, juste blessé. On pouvait gérer ça.

Les soldats hochèrent la tête.

—Je suis le capitaine Vincent et voici le lieutenant Morgan. Pouvons-nous entrer ?

Je leur fis signe de s'avancer. Sur l'épaule, le capitaine portait le même écusson que mon père. Ils franchirent le seuil de la maison, leurs chaussures mouillées couinant sur le carrelage, et refermèrent la porte derrière eux.

—Vous êtes bien June Howard, épouse du lieutenant-colonel Justin Howard ? s'enquit-il.

Elle approuva faiblement, mais garda les yeux baissés sur le tapis tandis que le capitaine Vincent pulvérisait mon monde.

—Le secrétaire d'État des Armées m'a chargé de vous informer, à son plus grand regret, que votre époux, Justin, est mort au combat, à Kandahar en Afghanistan, tôt en ce matin du 19 décembre. Il a été tué à l'hôpital par des balles d'armes à feu de petit calibre lors d'un incident *Green on Blue*¹, des forces afghanes neutres contre les armées alliées. L'attaque est en cours d'investigation. Le secrétaire vous adresse ses plus sincères condoléances, à vous et à votre famille, pour cette perte tragique.

Mes mains tâtonnèrent vers la balustrade pour me maintenir, et mes yeux se fermèrent tandis que les larmes ruisselaient sur mon visage. Je connaissais la procédure.

Vingt années en tant que fille de militaire m'avaient enseigné que l'armée disposait d'un délai de quelques

1. *Green on Blue* fait référence à des codes militaires : bleu pour les forces alliées, vert pour les forces neutres, rouge pour les forces ennemies. [N.d.l.T.]

heures pour nous informer après l'avoir identifié. Des heures. Il y a quelques *heures* encore, il était vivant. Je n'arrivais plus à respirer, je ne parvenais pas à aspirer dans mes poumons l'air d'un monde dont mon père ne faisait plus partie. C'était impossible. Tout s'écroulait sous mes pieds, et une douleur bien au-delà de ce que j'avais connu jusqu'alors fracassa chacune des cellules de mon corps, explosant en un sanglot irréprensible. Le hurlement d'April emplit l'atmosphère, me fendant en deux. Bon Dieu, comme ça faisait mal. Ça faisait tellement mal.

—Madame ? fit le jeune lieutenant. Pouvons-nous appeler quelqu'un pour vous aider ? L'Assistance aux victimes devrait bientôt arriver, mais en attendant ?

Victimes. Mon père avait été tué. Mort. *Green on Blue.* Quelqu'un portant un uniforme afghan lui avait tiré dessus. Mon père était médecin. Médecin ! *Qui, bon sang, peut bien tirer sur un médecin ?* Ils devaient se tromper. Papa était-il armé, déjà ?

—Madame ?

Pourquoi maman ne répondait-elle pas ?

Elle restait muette, les yeux fixés sur les motifs du tapis recouvrant les marches de l'escalier, refusant de répondre.

Incapable de répondre.

Quelque chose bascula en moi ; le poids de la responsabilité se plaça sur mes épaules, démantelant un peu de la douleur, si bien que je parvins à respirer. Je devais être l'adulte de la situation puisque personne d'autre n'en était capable actuellement.

—Je m'occuperai d'elle jusqu'à ce que l'Assistance aux victimes arrive, réussis-je à prononcer d'une voix tremblante, couvrant les cris d'April.

—Vous êtes sûre ? demanda le capitaine Vincent, les traits de son visage inconnu déformés par l'inquiétude.

Je hochai la tête.

—Ils gardent un dossier, juste pour le cas où...

Je portai mes jointures à ma bouche et y mordis aussi fort que possible pour contenir le gémissement qui voulait en sortir. Je me redressai et aspirai une goulée d'air. Pourquoi était-il aussi difficile de respirer ?

— Pour le cas où le pire arriverait... Et c'est arrivé.

Papa croyait fermement que rien de mal ne pouvait arriver à des gens préparés. Cela lui déplairait terriblement de savoir qu'il s'est trompé.

Le capitaine opina du chef. Il présenta un formulaire et me fit vérifier que les informations écrites de la main de papa étaient correctes. C'était notre adresse, notre numéro de téléphone. Il y avait aussi nos noms et nos dates de naissance. Le lieutenant tressaillit.

—Bon anniversaire, December, murmura-t-il.

Le capitaine Vincent le fusilla du regard en silence.

—Nous sommes vraiment navrés pour cette tragédie. L'Assistance aux victimes va arriver d'ici une heure, et l'équipe de soutien est prête si cela vous convient.

J'approuvai. Je connaissais le refrain, et ce dont maman avait besoin.

La porte se referma derrière eux, laissant notre monde en miettes.

Durant l'heure suivante, maman resta assise en silence sur la marche d'escalier tandis qu'April sanglotait sur mon épaule. Ce n'était pas vrai. Ça ne pouvait pas être vrai. J'avais beau l'étreindre aussi fort que je le pouvais, cela ne suffisait pas pour qu'elle s'arrête. L'équipe de soutien arriva plus ou moins au moment où les sanglots d'April refluaient en reniflements. Je leur

fis signe d'entrer. Armées d'yeux compatissants et de plannings de repas, les trois femmes membres du groupe de bénévoles qui appartenaient aux familles de l'unité de papa exécutèrent les tâches du quotidien restées en suspens. La vaisselle du petit déjeuner fut lavée, la lessive, rangée, les céréales renversées par Gus plus tôt ce matin, nettoyées du sol de la cuisine. Je savais bien qu'elles étaient là pour nous aider – elles allaient faciliter les choses jusqu'à ce que Granny nous rejoigne – mais je ne pouvais m'empêcher de nous sentir envahis, pris en charge comme si, d'une certaine manière, nous étions incapables de faire cela nous-mêmes.

Mais de qui me moquais-je ? Maman était toujours recroquevillée dans l'escalier. Nous étions effectivement incapables de nous prendre en charge. L'une des bénévoles de l'équipe apporta un goûter à Gus et m'assura qu'il était toujours plongé dans son jeu d'*Angry Birds*. Je ne pouvais pas le lui dire. Je ne pouvais pas le faire.

L'officier de l'Assistance aux victimes frappa doucement à la porte une heure plus tard et je le fis entrer. April accompagna maman jusqu'au canapé et la fit asseoir, la calant avec des coussins pour qu'elle tienne droit. Ses yeux passèrent des motifs du tapis d'escalier à l'écran éteint de la télévision au fond de la bibliothèque. Elle refusait de regarder, nous, quiconque. J'ignorais si elle était en mesure de comprendre ce qui venait d'arriver. Du reste, je ne savais pas si j'étais en mesure de comprendre ce qui venait d'arriver, moi non plus, sauf que je ne pouvais pas me payer le luxe de sombrer dans la catatonie.

—Je suis le capitaine Adam Wilson, dit-il en guise de présentations.

Il portait l'uniforme bleu des marines, exactement comme les officiers qui nous avaient informés, mais semblait mal à l'aise dans le rôle qu'on lui avait confié. Je le serais à sa place, indubitablement. Sa carrure remplissait quasiment la causeuse placée en face du canapé où était assise ma mère, et il tira la table basse vers lui, éraflant légèrement le tapis au passage.

—Souhaitez-vous que quelqu'un prenne des notes ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil à maman. Pour quand elle se sentira prête ?

—Je m'en occupe, dit doucement l'une des femmes de l'équipe de soutien, déjà équipée d'un stylo et d'un carnet.

Le capitaine Wilson rassembla une pile de papiers de son attaché-case en cuir, et tira sur sa cravate, la réajustant discrètement.

—Il y a un autre enfant, n'est-ce pas ? dit-il en farfouillant parmi quelques feuilles avant d'en extirper un formulaire. August Howard ?

—Gus est en haut, répliquai-je en m'asseyant juste à côté de maman, au plus proche du capitaine Wilson.

J'agrippais le dossier noir que j'étais allée chercher dans le bureau de maman. C'était le tout dernier dans l'armoire des classeurs, exactement comme me l'avait dit papa avant de partir.

—Je ne le lui ai pas encore dit.

—Souhaitez-vous que je le fasse ? demanda doucement le capitaine Wilson.

Je considérai cette option pendant quelques secondes. Maman n'était absolument pas en état de discuter de cela avec lui et le capitaine Wilson avait sans doute reçu une formation pour livrer ce genre d'informations.